

Tennyson tire du riche écorce de son imagination. Hélas ! brisé de soucis et de douleur physiques, après une vie aventureuse, si romanesque, si passionnée, se voyant le jouet du destin. Mais laissez-moi poursuivre mon récit. Vieux ou frais, je le tiens de la meilleure source.

« Lorsque j'apprit que la capitulation était signée, le roi sentit qu'il pouvait se rendre au désir d'une entrevue manifesté par l'Empereur. Mais la question était de savoir s'il convenait que le roi allât voir le souverain déchu. On lui conseilla de l'attendre à son quartier-général. Un sentiment plus généreux prévalut, et le vieux roi chevaleresque se rendit aisément à l'idée émise par le prince royal, qu'il n'y avait rien de blessant pour sa dignité à ce qu'il allât voir l'Empereur au petit château de Belleville, où celui-ci s'était retiré à quatre heures du matin, ayant évité Sedan à cause, dit-on, de certaines manifestations des soldats français sous ses fenêtres. En effet, on raconte qu'il avait attendu quelque temps dans sa voiture, sur la grande route, jusqu'à l'arrivée du comte de Bismarck, dont l'entrevue a été le sujet d'une lettre précédente. Le roi se mit donc en route avec son fils, son état-major et une escorte. En arrivant au château de Bellevue, il vit les généraux français réunis dans une salle vitrée qui précédait le salon principal. Le roi mit pied à terre, et l'Empereur le reçut au bas de l'escalier. Les deux souverains se serrèrent la main et entrèrent dans le salon. Le prince royal ferma la porte, resta en dehors, et le roi se trouva en tête-à-tête avec l'Empereur. Le roi prit le premier la parole.

« Dieu, dit-il, lui avait donné la victoire dans cette guerre entreprise contre lui.

« L'Empereur répondit qu'il n'avait pas cherché la guerre. Il ne l'avait pas désirée, mais il avait été forcé de la déclarer pour obéir à l'opinion publique de la France.

« Le roi répliqua qu'il savait que la guerre n'était pas le fait de l'Empereur. Il en avait la certitude.

« Votre Majesté, dit-il, a fait la guerre pour obéir à l'opinion publique; mais ce sont vos ministres qui ont créé cette opinion publique qui vous a forcé à guerroyer.

« Après une pause, le roi fit la remarque que l'armée française avait combattu avec une grande bravoure.

« Oui, dit l'Empereur, mais, Sire, les troupes de votre Majesté ont une discipline dont mon armée a manqué cette fois.

« Le roi répliqua que depuis quelques années l'armée prussienne avait profité de toutes les idées nouvelles et avait les expériences des autres nations dès avant 1866 et subéquemment.

« Votre artillerie, Sire, a gagné la bataille. L'artillerie prussienne est la plus parfaite du monde.

« Le roi salua et répéta qu'elle avait eu à cœur de s'emparer des perfectionnements des autres nations.

« Le prince Frédéric Charles a décidé le résultat de la journée, remarqua l'empereur. « C'est son armée qui a emporté notre position. »

« Le prince Frédéric Charles ! Je ne comprends pas votre Majesté. C'est l'armée de mon fils qui s'est battue à Sedan. »

« Alors, où est donc le prince Frédéric Charles ? »

« Il est avec le septième corps d'armée devant Metz. »

« A ces mots, l'Empereur tressaillit, et recula comme si un coup l'avait frappé. Mais aussitôt il reprit possession de lui-même et la conversation continua.

« Le roi demanda à Sa Majesté s'il avait quelque condition à faire ou à proposer.

« Aucune. Je suis sans pouvoir. Je suis prisonnier.

« Puis-je demander alors où est le gouvernement en France avec lequel je pourrais traiter ? »

« A Paris, l'Impératrice et les ministres ont seuls le pouvoir de traiter. Moi, je suis impuissant. Je ne commande pas et ne fais pas de conditions.

Le roi annonça à l'Empereur qu'il se proposait de lui assigner pour résidence si cela lui était agréable, le château de Wilhelmshöhe, à Cassel. L'Empereur accepta. Ce qui se passa ensuite n'offrit pas d'intérêt. Après avoir pris congé, l'Empereur exprima avec émotion au prince royal sa gratitude pour la bonté et la courtoisie du roi. En effet, je crois, dit le correspondant, que Sa Majesté a laissé échapper quelques expressions de regret et de chagrin au sujet des revers qui ont mis l'Empereur en sa puissance, alors qu'il le voyait pour la première fois. Guillaume Ier a conservé pendant toute l'entrevue l'attitude noble et digne qui lui est habituelle. »

PROPHÉTIE.

La prophétie suivante ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs qui devront cependant l'accepter avec discrétion comme toutes les autres. Elle a été faite il y a près de cent ans :

Louis-Philippe tombera et la république sera établie à Paris. Après sa chute, et avant la fin d'une année, la guerre civile éclatera à Paris entre les propriétaires et ceux qui ne possèdent pas de propriétés. En ce temps-là il y aura une guerre en Italie contre les Autrichiens durant laquelle Charles Albert, Roi de Sardaigne, perdra deux fois la couronne et enfin perdra la vie sur les frontières de l'Espagne. Le Pape sera alors éloigné de Rome et il reviendra avec l'aide de Napoléon, mais le règne de celui-ci ne sera pas de longue durée, car lorsqu'il commencera à affliger le Pape et les fils de Juda. Dieu dirigera des flèches acérées contre lui et ses partisans.

Mais avant tout ceci, il y aura une guerre soutenue par les Français et les Anglais contre les Russes, pour défendre l'empire Turc. Les Russes seront défaits dans la première guerre mais il y aura une seconde guerre durant laquelle les Russes prendront Constantinople et les Autrichiens Jérusalem.

Les Russes alors camperont dans le Piémont et le Roi Victor Emmanuel aura perdu le royaume et sera général russe.

Quelques souverains envahiront la France désolée par la guerre civile, mais ils n'entreront à Paris que lorsque la cité aura été détruite par le feu. Avant cela, il y aura à Paris, la fumée, la peste et la guerre civile.

Alors, Henri V sera Roi de France, et il laissera son île de captivité.

L'Angleterre ensuite deviendra catholique avec deux souverains de l'Allemagne. L'Antechrist naîtra en l'an 1856. Quinze années après que Paris aura été détruit, la longue paix de l'Eglise et de l'Europe sera troublée par les Russes qui se rendront en Westphalie. Mais les souverains de la France, de l'Autriche et de l'Allemagne se coaliseront contre les Russes, et cette bataille durera trois jours entre Miden, Hotin et Werl. Après trois jours, il y aura un combat décisif près d'un fort appelé du Bouleau et les Russes seront défaits.

La France alors et les autres pays ne seront plus chrétiens. Les Bourbons s'éteindront en France. Les Juifs deviendront

chrétiens. Les grandes cités seront détruites. L'Antechrist commencera à se faire connaître.

Mais la fin des temps approche. Dieu combat par ses deux justes, mais l'homme du mal sera victorieux; Dieu alors embrasera le monde.

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

— Ah ! dit M. Gorain, si l'on retrouvait la jolie mignonne, on rendrait la vie à ses pauvres parents.

— Ils sont bien désolés, n'est-ce pas ?

— Plus qu'on ne peut le dire, cher monsieur.

— Au fait ! dit Roger, comme si une pensée nouvelle surgissait tout à coup dans son cerveau, puis-je vous demeurez à côté de maître Bernard, vous devez le connaître ?

— Si je connais Bernard et sa femme ? s'écria M. Gorain ; c'est-à-dire que je suis leur ami intime, leur conseiller, leur compère, et la preuve c'est qu'à l'heure où je vous parle, je ne suis à Versailles que pour eux, pour connaître plus vite le résultat de la conférence que M. Danton, mon locataire, doit avoir en ce moment avec un avocat de ses amis relativement à l'enlèvement de la jolie mignonne. N'est-ce pas, Gervais ?

— Sans doute, sans doute dit aussitôt le second bourgeois ; attendons maître Danton avec lequel nous devons dîner.

— Ici ? demanda Roger.

— Ici, oui, monsieur, il a donné rendez-vous à Gorain. L'employé se mordit brusquement les lèvres comme un homme qui retient tout à coup une parole indiscrète prête à s'échapper.

« Ah ! vous connaissez si intimement ces pauvres gens ! reprit-il en rapprochant le banc sur lequel il était assis. Eh bien, vous pourriez leur dire, cher monsieur Gorain, que leurs Majestés et Monseigneur prennent à leur sort un profond et véritable intérêt. »

— Je n'y manquerai pas, monsieur, répondit M. Gorain, et ce sera une grande consolation pour eux.

En ce moment un bruit de voix jeunes et rieuses se fit entendre dans la rue. C'étaient Michel et Tallien, qui, en compagnie d'Augereau, le maître d'armes, et du jeune abbé, faisaient leur entrée chez la mère Lefebvre.

Derrière eux s'avançaient lentement et en causant à voix basse le dentiste Talma et l'élève de l'Ecole militaire.

M. Gorain ayant entr'ouvert la fenêtre regarda dans la rue.

« Ah ! fit-il, voici mon locataire et son ami. »

Effectivement, Danton et Saint-Just apparaissaient à l'angle de la rue du Plessis et passaient devant la boutique de la fruitière dans laquelle était entré, depuis quelques instants, un grand et beau garçon, celui que nous avons vu au cours la Reine, conduisant la voiture aux armes de Mgr. le comte d'Artois, Hoche, enfin, le neveu de la voisine de la mère Lefebvre, que sa tante était en beau train de chapitrer vertement pour le retard qu'il avait mis à revenir à Versailles.

Comme Michel et ses amis pénétraient dans la salle en riant et en criant, la porte vitrée donnait sur la cour s'ouvrait brusquement, et Mahurec accompagné de Lefebvre faisait sa rentrée dans l'intérieur du logis.

« Caramba ! cria le matelot de sa voix tonnante. La cambuse est proprement aménagée, j'ose le dire. Tout est paré dans le grand, pommadé au goudron, quoi ! Quand j'aurai encore couru quelques bordées de longueur, je fais mon sac, je viens ici au mouillage, et je m'y affourche pour le restant de mes jours ! »

— Oh ! fit M. Gorain en poussant le coude de son ami. Voilà encore l'échappé des galères !

— Pourvu qu'il ne se place pas à côté de nous ! » répondit M. Gervais.

En quelques secondes la salle fut envahie et quatre des tables furent prises.

Après avoir échangé un salut avec M. Gorain, Danton alla s'asseoir avec Saint-Just à une table voisine de celle occupée par les deux bourgeois, mais séparée d'elle par une distance si minime que la conversation pouvait facilement s'échanger de l'une à l'autre.

Michel, Tallien, Augereau, le jeune abbé, Talma et l'élève de l'Ecole, s'emparèrent de la troisième table.

Mahurec et Lefebvre s'installèrent devant celle placée près de la seconde fenêtre et qui se trouvait à la hauteur de celle occupée par les deux bourgeois et l'employé, voisinage qui fit faire une laide grimace aux deux premiers.

Au moment où Jeanneton, qui appelée de tous côtés et en sachant auquel répondre, prenait le parti d'apporter les potages sans se préoccuper des interpellations qui lui étaient adressées, deux nouveaux convives firent leur entrée dans la salle, après avoir amicalement salué au passage la mère Lefebvre tout occupée à son fourneau.

L'un des deux arrivants était Hoche, le garçon d'écurie, neveu de la fruitière, lequel s'était soustrait brusquement aux reproches de sa respectable parente.

L'autre était Jean, l'ouvrier de maître Bernard le teinturier.

« Tiens ! c'est vous, les enfants ? s'écria Lefebvre en leur voyant franchir le seuil de la porte. Par ici ! Il y a là deux couverts qui vous tendent les bras. Vous aurez celui de trinquer avec le père Mahurec, un brave des braves ! Un matelot fini ! Allons ! asseyez-vous en deux temps ! »

Les deux jeunes gens s'installèrent à la table déjà occupée par le matelot et par le soldat.

« Vous nous racontez des batailles, hein, monsieur Lefebvre ? dit Jean en serrant la main du soldat.

— Et monsieur nous parlera de l'Amérique et de son nouveau gouvernement ? ajouta Hoche en se tournant vers le marin.

— Volontiers ! dit Mahurec, mais pour le quart d'heure d'à présent, mon estomac est à mi-mât en berne, voyez-vous ! j'ai des avaries plein la coque ! Y a t'un crapaud dans la carène, comme dit cet autre, faut que je hale dedans pour lester la cale ! Tonnerre ! j'avalerai un nègre tout cru.

— Alors, avale ça ! c'est meilleur ! dit Lefebvre en passant au matelot une assiette pleine à déborder d'un potage fumant.

— Tonnerre ! reprit Mahurec en dégustant sa première cuillerée, en v'la du nanan ! C'est-y bon ! c'est-y gras ! on jurerait qu'il y a là dedans un paquet de chandelles ! »

Un silence général suivit l'exclamation étrangement laudative du matelot : Jeanneton avait servi les premiers plats et chacun était occupé à fêter les talents de la célèbre mère Lefebvre.

XXXII.— Fouché.

Au moment où nous avons quitté l'hôtel de l'Avenue de Sceaux, laissant dans son cabinet boudoir celui que nous avons entendu appeler le comte Edouard de Sommes, on se

souvent sans doute que, quelques instants après la sortie du singulier valet de pied, Bouton d'Or, le petit jockey était venu annoncer à son maître un nouveau visiteur.

Les événements s'accomplissant simultanément chez le comte de Sommes et dans la maison de la mère Lefebvre, nous contraignons pour les faire marcher de front, à conduire alternativement le lecteur de l'hôtel de l'Avenue de Sceaux à la boutique de la blanchisseuse-cuisinière.

Le comte, demeuré seul, donna un coup d'œil à sa toilette, chiffonna devant la glace les dentelles de son jabot et celles de sa cravate, puis content de lui-même, ainsi que l'annonçait le sourire satisfait qu'il s'adressa, il ouvrit la porte du cabinet dans lequel il se trouvait et pénétra dans le salon.

Un homme était debout au milieu de la pièce. Grave, froid, sévère, le regard scrutateur, c'était bien le personnage que nous avons vu prendre place dans le carrabas en compagnie de l'avocat Danton et du jeune Saint-Just. En voyant le comte, il s'inclina légèrement et fit deux pas sur le tapis.

« C'est bien monsieur le comte de Sommes que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-il en se redressant.

— A lui-même, monsieur, répondit Edouard ; mais j'avoue que je serais fort embarrassé pour deviner ce que vous pouvez me vouloir, car votre nom, que l'on m'a fait passer, m'est complètement inconnu.

— Et cependant monsieur le comte a daigné me recevoir, dit Fouché en souriant avec un peu d'ironie. Cela prouve en faveur des excellents procédés de monsieur le comte.

— Je ne pense pas, dit Edouard, que vous soyez venu chez moi uniquement pour m'adresser des compliments ?

— Oh ! rassurez-vous, monsieur, le motif qui m'amène est complètement opposé à celui-là.

— Plait-il ? fit le comte avec une extrême hauteur.

— Il s'agit, entre nous, continua Fouché avec un sang-froid imperturbable, d'une affaire importante. . . .

— Pardon ! dit Edouard d'un ton sec ; vous m'avez dit que vous vous nommiez ?

— Fouché, monsieur le comte ; Joseph Fouché.

— Et vous êtes ? . . .

— Professeur au collège de Juilly.

Vous êtes donc Oratorien ?

— J'ai cet honneur.

— Comment se fait-il alors que vous soyez vêtu en laide et non en religieux ?

— Parce que, n'étant point engagé dans les ordres, j'ai le droit de revêtir l'habit que je porte.

— Eh bien ! monsieur Joseph Fouché, professeur au collège de Juilly, dit le comte de sa voix la plus dédaigneuse, et avec un geste d'une impertinence inadmissible, si vous avez à traiter, comme vous le prétendez, d'une affaire importante, vous vous adresserez à M. Durien, mon intendant, ou à Champagne mon premier valet de chambre. Quant à moi, je n'ai ni le loisir, ni le désir de vous écouter. »

Ce disant, le jeune gentilhomme pironetta sur les talons de ses souliers, Fouché demeura impassible : aucune animation ne se peignit sur sa physionomie. Son œil scrutateur se fixa seulement plus ardemment encore sur son insolent interlocuteur.

« Vous refusez de m'entendre ? dit-il d'une voix brève.

— Mais oui, répondit le comte.

— Alors . . . reprit Fouché en s'avançant.

— Alors . . . interrompit le comte en désignant la porte. Fouché haussa les épaules.

« Si je suis venu déranger monsieur le comte, fit-il d'une voix sardonique, s'est qu'il s'agit, ainsi que j'ai eu l'honneur de le lui dire, d'une affaire extrêmement importante, et dès lors je ne me laisserai pas éconduire ainsi.

— Monsieur ! s'écria le comte avec hauteur.

— Bah ! continua froidement Fouché ; écoutez-moi d'abord, vous me ferez jeter à la porte ensuite. En deux mots, voici ce qui m'amène ; affaire d'Horbigny !

— Vous venez de la part de la marquise ? s'écria Edouard avec un empressement inattendu.

— Non ; mais je viens à propos d'elle. »

Edouard regarda son impassible interlocuteur et chercha à lire sa pensée dans les yeux verdâtres de Fouché ; mais il rencontra une barrière de glace que son regard, à lui, ne put faire fondre.

Alors, changeant brusquement de ton et de manière :

« Asseyez-vous, dit-il, et causons. »

Fouché prit un large fauteuil, le poussa vers celui dans lequel s'installait le jeune homme, et prenant place en ayant soin, par une manœuvre habile, de tourner le dos au jour et de placer par conséquent le comte en pleine lumière.

« J'ai oublié de vous dire, monsieur le comte, commença-t-il, que mon père est armateur à Nantes, et que en sa qualité d'armateur, il remplit souvent, comme beaucoup de ses confrères, l'office de banquier auprès de personnes recommandables. C'est en cette qualité qu'il est entré en relation avec Mme la marquise d'Horbigny. Mme d'Horbigny a en mon père une confiance absolue. Vous ignorez peut-être cet important détail ?

— Je l'ignorais, répondit le comte.

— C'est ce qui m'explique l'accueil que monsieur le comte vient de me faire.

— Continuez ! dit Edouard sans répondre à l'observation de Fouché.

— Mme la marquise d'Horbigny est veuve depuis trois années, vous ne l'ignorez pas, monsieur le comte. »

Edouard fit un signe affirmatif.

« Elle avait près d'elle, alors qu'elle perdit son mari, une petite fille âgée d'un an à peine, son unique enfant, fruit de son mariage avec le vieux marquis d'Horbigny, lequel est mort à près de quatre-vingts ans en laissant une veuve qui aurait pu facilement être sa petite-fille, puisqu'elle n'avait point encore atteint les limites de la trentaine. L'une des singulières clauses de l'étrange testament du vieillard fut que sa fille serait son unique héritière au détriment de sa femme. Il laissait à celle-ci l'usufruit de ses propriétés, c'est-à-dire environ deux cent mille livres de rente, jusqu'à ce que la petite Berthe, sa fille, eût atteint l'âge de quinze ans, à la condition de n'en plus conserver que vingt mille à partir de cette époque. Le testament disait encore qu'à ses quinze ans, la jeune personne deviendrait maîtresse absolu de ses biens, pouvant en disposer comme bon lui semblerait ; mais il ajoutait qu'en cas de mort de l'enfant avant qu'elle eût atteint l'âge prescrit, la fortune entière du marquis passerait à la fille aînée de son frère, car il n'y avait aucun rejeton mâle dans la famille. Savez-vous tout cela, monsieur le comte ?

— Je n'ignorais aucun des détails que vous venez de rap- peler, monsieur Fouché.

(A continuer.)